

Texte 6 C

Zola

L'Assommoir (1877)

■ Un voyage au bout de la nuit ■

ZOLA
L'Assommoir
■ (1877)

La formidable réussite de L'Assommoir tient aussi à la qualité de la langue et du style de Zola. Si le roman est en effet le premier livre, comme il disait lui-même, « qui ait l'odeur du peuple », c'est grâce à l'exceptionnelle richesse de la langue parlée populaire qu'il le doit.

Comme on le voit ici dans l'évocation du « cauchemar » de Gervaise, errant à la fin du roman au milieu de la « populace » parisienne, la déchéance des personnages s'exprime en effet par une longue « dérive » lexicale et grammaticale qui « mime » leur délabrement physique, moral et social.

1. Appareils d'éclairage public.

2. Bals populaires.

3. Groupes d'étudiants.

4. Gens du peuple sortant au cabaret.

5. Excitation par l'alcool.

6. Mangeait à l'excès, « bouffait ».

7. Auberges, tavernes.

8. Ivrognes.

9. Manger.

10. Verre de vin.

11. Cabaret qui donne son nom au roman.

12. Gars.

13. Ventre.

Gervaise reprit lentement sa marche. Dans le brouillard d'ombre fumuse qui tombait, les becs de gaz¹ s'allumaient ; et ces longues avenues, peu à peu noyées et devenues noires, reparaissaient toutes braisillantes, s'allongeant encore et coupant la nuit jusqu'aux ténèbres perdues de l'horizon. Un grand souffle passait, le quartier élargi enfonçait des cordons de petites flammes sous le ciel immense et sans lune. C'était l'heure, où, d'un bout à l'autre des boulevards, les marchands de vin, les bastringues², les bousingots³, à la file, flambaient gaiement dans la rigolade des premières tournées et du premier chahut. La paie de grande quinzaine emplissait le trottoir d'une bousculade de gouapeurs tirant une bordée⁴. Ça sentait dans l'air la noce, une sacrée noce, mais gentille encore, un commencement d'allumage⁵, rien de plus. On s'empiffrait⁶ au fond des gargotes⁷ ; par toutes les vitres éclairées, on voyait des gens manger, la bouche pleine, riant sans même prendre la peine d'avalier. Chez les marchands de vin, des pochards⁸

s'installaient déjà, gueulant et gesticulant. Et un bruit du tonnerre de Dieu montait des voix glapissantes, des voix grasses, au milieu du continuel roulement des pieds sur le trottoir. « Dis donc ! viens-tu becqueter⁹ ?... Arrive, clampin ! je paie un canon¹⁰ de la bouteille... Tiens ! v'là Pauline ! ah bien ! non, on va rien se tordre ! » Les portes battaient, lâchant des odeurs de vin et des bouffées de cornet à pistons. On faisait la queue devant l'Assommoir du père Colombe¹¹, allumé comme une cathédrale pour une grand-messe ; et, nom de Dieu ! on aurait dit une vraie cérémonie, car les bons zigs¹² chantaient là-dedans avec des mines de chantres au lutrin, les joues enflées, le bedon¹³ arrondi. On célébrait la sainte-touche, quoi ! une sainte bien aimable, qui doit tenir la caisse au paradis. Seulement, à voir avec quel entrain ça



Alexandre Steinlen, *Jeune ouvrière dans la rue par un soir d'orage*, vers 1895.

débutait, les petits rentiers, promenant leurs épouses, répétaient en hochant la tête qu'il y aurait bigrement¹⁴ des hommes souls dans Paris, cette nuit-là. Et la nuit était très sombre, morte et glacée, au-dessus de ce bousin¹⁵, trouée uniquement par les lignes de feu des boulevards, aux quatre coins du ciel.

40 Plantée¹⁶ devant l'Assommoir, Gervaise songeait. Si elle avait eu deux sous, elle serait entrée boire la goutte. Peut-être qu'une goutte lui aurait coupé la faim. Ah ! elle en avait bu des gouttes ! Ça lui semblait bien bon tout de même. Et, de loin, elle contemplait la machine à souler¹⁷, en sentant que son malheur venait de là, et en faisant le rêve de s'achever avec de
45 l'eau-de-vie, le jour où elle aurait de quoi. Mais un frisson lui passa dans les cheveux, elle vit que la nuit était noire. Allons, la bonne heure arrivait. C'était l'instant d'avoir du cœur et de se montrer gentille, si elle ne voulait pas crever au milieu de l'allégresse générale. D'autant plus que de voir les autres bâfrer¹⁸ ne lui remplissait pas précisément le ventre. Elle ralentit encore le pas,
50 regarda autour d'elle. Sous les arbres, traînait une ombre plus épaisse. Il passait peu de monde, des gens pressés, traversant vivement le boulevard. Et, sur ce large trottoir sombre et désert, où venaient mourir les gaités des chaussées¹⁹ voisines, des femmes, debout, attendaient. Elles restaient de longs moments immobiles, patientes, raidies comme les petits platanes
55 maigres ; puis, lentement, elles se mouvaient, traînaient leurs savates²⁰ sur le sol glacé, faisaient dix pas et s'arrêtaient de nouveau, collées à terre. Il y en avait une, au tronc énorme, avec des jambes et des bras d'insecte, débordante et roulante, dans une guenille²¹ de soie noire, coiffée d'un foulard jaune ; il y en avait une autre, grande, sèche, en cheveux, qui avait un tablier de bonne ; et d'autres encore, des vieilles replâtrées, des jeunes très sales, si sales, si minables, qu'un chiffonnier ne les aurait pas ramassées. Gervaise, pourtant, ne savait pas, tâchait d'apprendre, en faisant comme elles. Une émotion de petite fille la serrait à la gorge ; elle ne sentait pas si elle avait honte, elle agissait dans un vilain rêve.

- 14. Beaucoup.
- 15. Tumulte.
- 16. Arrêtée.
- 17. L'alambic.
- 18. Manger avec excès.
- 19. Rues.
- 20. Vieilles pantoufles ou chaussures.
- 21. Tissu en lambeaux.

Émile ZOLA, *L'Assommoir*, XII

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. Le décor. Quelle fonction joue-t-il dans cette scène ? Étudiez principalement les jeux d'ombres et de lumières.
2. La foule. Quelle impression produit-elle sur Gervaise ? Quels personnages retiennent particulièrement son attention ? Pourquoi ?
3. Gervaise. Elle n'est plus ici qu'un regard hébété et un corps humilié. A quels signes le voit-on ?

Le style

1. Comment la prolifération des termes argotiques installe-t-elle l'atmosphère ?
2. Montrez comment le style indirect libre permet au romancier, sans interrompre la linéarité de la description, une double restitution : de la pensée de Gervaise et d'une « voix » collective.

■ AU-DELÀ DU TEXTE

Composition française

Alors qu'on pouvait lire dans la revue *Le Réalisme* (1860) : « Le réalisme conclut à la reproduction exacte, sincère, complète du milieu social, de l'époque où on vit », Montherlant (1896-1972) a écrit : « Il ne faut pas qu'un écrivain s'intéresse trop à son époque, sous peine de faire des œuvres qui n'intéressent que son époque. » Qu'en pensez-vous ?

Pour argumenter :

- Demandez-vous ce que signifient les expressions « reproduction exacte » et « s'intéresse trop à son époque ». Quelles œuvres pourraient les illustrer ?
- Recherchez des exemples d'œuvres « datées » et « illisibles » pour cela même ; à l'inverse qu'appelle-t-on des chefs-d'œuvre « éternels » ou « intemporels » ?
- Le véritable problème se pose-t-il seulement au niveau des sources d'inspiration ? N'est-il pas davantage un problème de style et d'écriture (quel que soit le genre littéraire choisi) ?